

ALEX BERG

**SEMAILLES
MORTELLLES**



ROMAN POLICIER TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR JACQUELINE CHAMBON

J. Chambon
NOIR

DU MÊME AUTEUR

ZONE DE NON-DROIT, Jacqueline Chambon, 2013 ; Babel noir n° 118.

LA MARIONNETTE, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 153.

TA FILLE MORTE, Jacqueline Chambon, 2016.

LA FILLE DE LA PEUR, Jacqueline Chambon, 2017.

Illustration de couverture : © Getty Images

Titre original :

Gefährliche Saat

© Verlagsgruppe Droemer Knauer GmbH & Co, Munich, 2017

L'ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence Editio Dialog, Lille
(www.editio-dialog.com)

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10406-1

Alex Berg

Semailles mortelles

roman policier traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

Jacqueline Chambon

C'était le premier après-midi ensoleillé du printemps, et dans les rues du centre de Berlin la chaleur, qui stagnait entre les maisons, se mêlait aux gaz d'échappement des voitures bloquées dans la circulation. Un léger courant d'air procurait cependant un certain soulagement à Djamal Khadim qui, à l'ombre d'un porche, attendait de voir sortir de l'immeuble de la Charité la silhouette frêle de sa mère.

« Comment s'est passée ta journée ? » dit-elle en tournant vers lui ses grands yeux noirs dont le regard aimant mais scrutateur avait toujours lu en lui comme dans un livre ouvert depuis qu'il était en âge de penser. Sahar Khadim ne s'en laissait pas conter par ses enfants et encore moins par le deuxième à qui elle avait toujours accordé une attention particulière, même si elle prenait garde à ne pas le montrer.

« Je n'ai pas eu de chance aujourd'hui, dit Djamal en lui prenant le bras. Je me suis sans doute levé du mauvais pied. »

Sahar secoua la tête. « La chance est comme un djinn. Ça lui est bien égal de quel pied tu te lèves. Mais il faut lui faire signe, Djamal. »

Elle lui tâta la poitrine. « Tu portes toujours l'amulette que grand-mère t'a donnée ? »

Djamal sourit. Sa mère était une femme cultivée, rationnelle, elle avait été élevée en Allemagne et avait fait des études, mais il lui arrivait de parler comme une Irakienne illettrée des rives du Tigre.

« Et comment s'est passée *ta* journée ? » demanda-t-il pour détourner la conversation.

Elle le regarda d'un air malicieux, comme chaque fois qu'elle le perçait à jour, et il se demanda comment ses patients supportaient cela.

« Ma journée a été comme toujours bien remplie, répondit-elle en revenant instinctivement à l'arabe. Une consultation après l'autre... »

Pendant qu'ils descendaient la rue, il écoutait le son de sa voix sans vraiment prêter attention à ses paroles. D'aussi loin qu'il pouvait se souvenir sa *umm*¹ était médecin à la Charité. Enfant, il avait détesté le vieil hôpital de la Charité. Il était jaloux qu'elle perde son temps avec tous ces gens au lieu de s'occuper de lui. Il ne s'était pourtant jamais plaint. Mais l'activité que déployait sa mère quand elle restait chez elle la rendait encore plus inaccessible que le faisait son absence. C'est sans doute pour cela qu'à plus de vingt et un ans il jouissait encore de l'avoir pour lui tout seul au lieu de la partager avec ses frères et sœur, son père, les grands-parents et tous les autres. C'est pour cela aussi que, parfois, après la fac, il venait la chercher pour aller prendre un café avec elle et discuter de problèmes familiaux ou des nouvelles du jour.

Ils étaient parvenus à la hauteur du musée d'Histoire naturelle quand un flot d'enfants avait déboulé en courant. Djamal était si occupé à les éviter tout en prêtant une oreille distraite à ce que disait sa mère qu'il ne vit les jeunes types qui arrivaient en face que lorsqu'ils bousculèrent violemment sa *umm*. Elle perdit l'équilibre et serait tombée s'il ne l'avait pas rattrapée à la dernière minute. Furieux, il leur cria : « Ça va pas ? Où vous vous croyez ? » Les deux jeunes s'arrêtèrent et lui jetèrent un regard méprisant. Ils avaient à peine quelques années de moins que lui.

« T'as vu ça, le bougnoule sait parler allemand », lança moqueusement l'un des deux, un grand échalas en short trop large et coiffé d'une casquette de base-ball.

L'autre, le nez déjà cassé au milieu de sa face camuse, cracha ostensiblement devant les pieds de Djamal. « C'est un trottoir

1. Mère en arabe. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

allemand pour des citoyens allemands. Fous le camp dans ton pays à toi ! » Sous son tee-shirt moulant, ses muscles étaient tendus.

Djamal serra les poings. Depuis l'afflux des réfugiés à Berlin, il était sans arrêt en butte à ce genre d'hostilités. La plupart des gens parvenaient à cacher leur pensée mais d'autres l'exprimaient ouvertement comme ces deux-là. « Je suis aussi allemand que toi ! répliqua-t-il les dents serrées.

– Mais pas la salope. Où elle a mis son foulard ? Elle l'a oublié, ou quoi ? » Il fit un pas vers la mère de Djamal et leva la main comme s'il allait la bousculer de nouveau.

D'un mouvement rapide, Djamal se mit entre eux et repoussa le jeune. « Fous le camp ! Et en vitesse ! »

Le type lui envoya un coup de poing.

Le coup atteignit Djamal à l'estomac. Il en eut le souffle coupé et il mit un certain temps avant de le retrouver, puis il fut aveuglé par la colère. Il frappa à son tour. Le jeune vacilla. Du sang s'échappa de son nez.

« Foutu étranger de merde, hurla l'autre d'une voix stridente. Je vais te montrer ! Attends un peu que je te renvoie chez toi !

– Ah oui ? cria Djamal, approche donc, espèce de grande gueule. Je vais te montrer à quoi ça ressemble mon chez-moi ! »

À cet instant il s'aperçut que les enfants étaient toujours là et qu'ils les regardaient. Sa mère, paniquée, retint son bras. « Djamal, arrête ! Laisse-les partir ! Sois raisonnable, je t'en prie. Ils sont ivres. » Il se dégagea d'un geste brusque. « Ce n'est pas une raison pour les laisser nous insulter, siffla-t-il hors de lui. S'ils ne tiennent pas l'alcool, qu'ils arrêtent de boire.

– Je t'encule », hurla le premier en essuyant le sang qui coulait de son nez et en revenant vers Djamal.

« Monsieur Khadim ? »

Djamal tenta de s'éclaircir les idées, en vain. Devant lui se tenait un agent de police qui n'avait pas l'air plus vieux que lui.

Où étaient passés les deux agresseurs ?

Où était sa mère ?

« Monsieur Khadim, je dois vous conduire au poste. Vous pouvez vous lever ? »

Il acquiesça, l'air hébété.

On lui rabattit les bras dans le dos. Des menottes claquèrent sur ses poignets.

« Qu'est-ce que vous... ? » souffla-t-il.

Une voiture de police était arrêtée au bord du trottoir.

« Où est ma mère ?

– Votre mère va bien. Ne vous en faites pas.

– Djamal », entendit-il soudain.

Il se retourna vivement, essayant de reprendre sa respiration malgré une douleur lancinante à la tête, et il découvrit sa mère à quelque distance qui, ignorant les protestations des policiers, les contournait et se précipitait vers lui. Dès qu'elle l'atteignit, elle lui entourait le visage de ses mains tout en l'examinant. « Ça va ? » demanda-t-elle hors d'haleine.

Djamal acquiesça prudemment. « Et toi ? » Il était encore tout flageolant.

« Moi, ça va bien, assura-t-elle. J'appelle un avocat. Ne dis rien avant qu'il arrive. »

Puis il fut poussé à l'arrière d'un fourgon de police. Les portes se refermèrent et le visage de sa mère disparut derrière la vitre. Elle se mit à courir à côté du fourgon tandis qu'il démarrait et lui cria quelque chose en gesticulant qu'il ne parvint pas à comprendre. À l'intérieur du véhicule, l'air était irrespirable et malgré la brièveté du trajet il se sentit si mal qu'il faillit vomir. Quand enfin ils s'arrêtèrent et qu'on ouvrit les portes, il sortit en trébuchant, soulagé. Le soleil était aveuglant.

Le poste de police était situé dans un vieil immeuble et, à l'intérieur, il faisait agréablement frais. L'agent le conduisit dans un bureau et lui dit de s'asseoir sur une chaise. « Attendez ici », dit-il puis il alla se poster derrière une vitre qui séparait le bureau d'un plus grand où plusieurs policiers en civil travaillaient derrière des ordinateurs. Djamel n'avait pas les idées claires et son estomac le faisait souffrir à l'endroit où le poing de son agresseur avait frappé.

Son regard allait du dos de l'écran de l'ordinateur sur le bureau au classeur contre le mur et à la plante en pot déplumée sur le rebord de la fenêtre. Son cerveau fonctionnait-il toujours mal ? Pourquoi était-il là ? Pourquoi les menottes ?

La porte s'ouvrit et un homme costaud d'un certain âge, lui aussi en civil, entra et se présenta : « Commissaire Thomas Schlegel. »

Djamal se redressa sur sa chaise. « Vous pouvez me dire pour quelle raison je suis ici ? protesta-t-il. Et pourquoi, ces menottes ? »

Schlegel le considéra avec une froideur qui laissa Djamal sans voix. « Vous devriez le savoir, non ? » répondit-il sur le même ton agressif.

Djamal se rappela alors ce que lui avait crié sa mère.

J'appelle un avocat. Ne dis rien avant qu'il arrive.

Quelque chose ici ne tournait pas rond.

Il était toujours incapable de se rappeler ce qui s'était passé, comment l'altercation avec les deux jeunes avait dégénéré. La dernière image qu'il en gardait, c'était le visage convulsé de colère de son assaillant penché sur lui. Schlegel posa les papiers qu'il tenait à la main et s'assit. Le regard de Djamal alla des courts cheveux gris lissés au gel à la coûteuse chemise à manches courtes et aux motifs sobres.

« Monsieur Khadim, nous allons d'abord établir votre identité. » Schlegel jeta un coup d'œil au dossier. « Votre nom est Djamal Khadim, né le 20 juillet 1995 à Berlin. Vous habitez dans la Tschaikowskistrasse à Berlin-Pankow et vous avez la nationalité allemande. C'est exact ? »

Djamal hocha la tête sans parler.

Schlegel se renversa sur son fauteuil de bureau et l'observa en silence. « Vous êtes rentré il y a dix jours d'un séjour en Irak de trois semaines », continua-t-il.

Djamal se figea.

C'était donc vrai !

Il avait refusé de croire ce que les autres racontaient à la fac, impossible que ces filatures et ces interrogatoires, dont ils parlaient, puissent le concerner. Mais à présent, il se demanda, la

gorge soudain serrée, quelles pouvaient être ces notes inscrites en rouge à côté de son nom, alors que l'administration avait en sa possession toutes les informations le concernant. Il s'efforça de garder son calme et de cacher son irritation mais sa voix lui parvint, tendue, à ses propres oreilles quand il demanda : « Quel rapport avec l'incident d'aujourd'hui ?

– Je ne sais pas, dit froidement Schlegel. C'est à vous de me le dire. Vous avez agressé dans la rue deux jeunes Allemands et blessé l'un d'eux assez gravement pour qu'il ait été nécessaire de le conduire à l'hôpital. »

Pardon ?

Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que je suis censé avoir fait ?

Djamal voulut protester. Ça ne s'était pas passé comme ça. Sa mère pouvait en témoigner. Mais il se tut. Les battements de son cœur résonnaient jusque dans son cou quand il pensa à nouveau à ses paroles.

J'appelle un avocat. Ne dis rien avant qu'il arrive.

Apparemment, elle avait tout de suite compris qu'il y aurait un problème. Mais pourquoi ? Pourquoi l'avait-on conduit dans un commissariat pour l'interroger alors que c'étaient eux qui avaient été agressés ?

Il observait du coin de l'œil le policier de la criminelle. Il devait faire partie de ceux qui se laissent impressionner par une atmosphère de suspicion, sinon pourquoi l'aurait-il considéré comme un danger potentiel ?

L'afflux permanent de réfugiés rendait les Berlinoises nerveux. Djamal ressentait cela tous les jours. Depuis l'attentat de Paris, la méfiance latente envers les étrangers avait crû jusqu'à s'insinuer dans la vie quotidienne. On la percevait dans des gestes, des regards, à un rejet inattendu et toujours plus évident, aux explosions d'une angoisse hystérique qui était réalimentée chaque fois que les politiques pouvaient s'en servir.

Il avait arrêté de compter le nombre de fois qu'il avait été contrôlé ces derniers mois, dès qu'il se trouvait dans un quartier sensible comme les abords du siège du gouvernement. Il en avait plaisanté, s'était efforcé de ne pas se mettre en colère. Mais sur la

durée ce n'était pas facile d'ignorer la suspicion qu'éveillait son physique oriental. « Nous ne devons pas nous laisser impressionner, lui répétaient ses parents même s'ils ne pouvaient cacher leur inquiétude devant l'aggravation de la situation dans la capitale. Nous sommes de plein droit des citoyens de ce pays autant que les autres.

– Vous le croyez vraiment ? » avait-il demandé. Il n'avait pas voulu contredire ses parents, il le faisait rarement mais il ne comprenait pas pourquoi ils faisaient preuve d'une si grande patience. Il en avait discuté avec des gens de son âge, surtout avec son cousin Issam et ses amis. Mais c'était de plus en plus difficile d'entamer le dialogue, comme il avait tenté de le faire pas plus tard qu'aujourd'hui.

« Alors ? revint à la charge le policier. Allez-vous répondre aux faits qui vous sont reprochés ? »

Djamal essayait de contrôler sa colère croissante sans y parvenir. On ne lui avait même pas lu ses droits.

« Je préfère attendre mon avocat », répondit-il, et il fut fier de le dire d'une voix calme.

Dans le centre d'opérations du BND¹, Eric Mayer observait sur l'écran les policiers en uniforme en train d'ériger un barrage autour des décombres d'un atelier d'usine et de guider l'arrivée des ambulances. Il sentait physiquement la peur l'envahir, se répandre dans les veines du pays et réveiller en lui des forces qui avaient prédit ce qui venait d'arriver sans pour autant être écoutées.

Les images qui défilaient devant ses yeux accompagnaient sa vie depuis deux décennies, mais avec une différence décisive, aujourd'hui l'immeuble détruit ne se trouvait pas à Gaza, à Bagdad ou à Damas mais au centre de l'Europe. Cette fois les survivants incrédules, qui serraient leurs morts dans leurs bras avec des torrents de larmes, étaient des Français. À nouveau, des Français. En dépit des lois d'exception qui avaient été votées après les attentats de Paris et de Nice, en dépit de plus de trois mille arrestations de suspects putatifs et de soi-disant délinquants, en dépit du renforcement des mesures de sécurité, des patrouilles de policiers et de militaires, et du travail intensif des services de la protection du territoire. Tout cela n'avait été qu'une façade. Un activisme inefficace. C'est ce qu'il pensait en tout cas en ce moment.

Cinquante morts, plus de deux cents blessés, selon l'information provisoire interne qui venait de lui parvenir. Un homme issu

1. *Bundesnachrichtendienstes* : Service de renseignement extérieur du gouvernement fédéral allemand, placé sous la tutelle du chancelier fédéral. L'équivalent de notre DGSE.

de l'immigration apparemment nord-africaine s'était fait sauter dans la cantine d'un grand fournisseur d'énergie français. En même temps deux bombes avaient explosé dans un atelier tandis qu'une cyberattaque sur le software de l'entreprise avait mis hors service tout le système de distribution électrique, paralysant la vie privée comme la vie sociale. C'était une action concertée. Une démonstration de force.

Quoi que vous fassiez, vous ne nous atteindrez pas.

C'est cela qui répandait l'effroi. Comment avait-on pu commanditer en France un attentat d'une telle ampleur malgré une surveillance prétendument sans faille ?

Mayer soupçonnait que c'était précisément cette question qui taraudait tous ceux qui se trouvaient en ce moment même dans le centre d'opérations du BND et il percevait une tension sourde dans l'*open space*. Les téléphones sonnaient, les imprimantes crachaient les informations et les collaborateurs s'agitaient dans tous les sens. Comment les groupuscules radicaux en Allemagne allaient-ils réagir à cette attaque ? Étaient-ils en contact avec la France ? De quel niveau était le danger d'un attentat chez nous, un attentat qui aurait été programmé et non le fait d'un détraqué isolé ? Depuis que la menace avait été formulée par les organisations islamiques, le BND et le BfV¹ travaillaient de concert en passant au-dessus des groupes de travail officiels.

Le centre de lutte contre le terrorisme avait aussi la tâche de surveiller les groupuscules présents dans le pays et leur degré de radicalisation. Mayer lui-même dirigeait un service nouvellement créé à l'intérieur du BND où étaient aussi affectés des collaborateurs du BfV. Ses longues années de services au Proche-Orient et sa connaissance des mouvements extrémistes l'y avaient catapulté plus ou moins contre sa volonté. Pour surveiller les dangers potentiels, il avait à sa disposition les techniques les plus modernes, dont les autres services auraient rêvé et qui, si elles avaient été rendues publiques, auraient soulevé une vague d'indignation chez

1. *Bundesamt für Verfassungsschutz* : Office fédéral de protection de la Constitution, l'équivalent de notre DGSI.

les démocrates. Mayer en était sûr. Mais c'était la seule condition pour que rien ne leur échappe. Le filet tendu possédait des mailles si serrées qu'aucun de ceux qui y tomberaient n'échapperait au regard. Sauf si l'on avait affaire à un jeune qui, sans le soutien de l'armée djihadiste, tenterait une quelconque attaque sans suivre de plan ni remplir un contrat. De telles attaques étaient impossibles à prévoir malgré les moyens de renseignements les plus sophistiqués. Elles pouvaient se produire partout et à tout moment.

« Monsieur Mayer ? » Le chef de la centrale d'opérations, un trentenaire à l'allure martiale, venait vers lui, une chemise à la main. « La réunion au Centre antiterrorisme de Treptow aura lieu dans trois quarts d'heure. Je vous ai fait rassembler toutes les informations et tous les faits. Les mises à jour, vous les recevrez directement sur votre téléphone comme d'habitude. »

Mayer prit la chemise et survola les documents qu'elle contenait. Ils ne lui apprirent rien de plus que ce qu'il savait déjà. « Y a-t-il déjà une demande des autorités françaises ? »

– Nous n'avons encore reçu aucune communication à ce sujet. Mais selon les premiers indices il s'agirait bien, dans cet attentat suicide, d'un homme d'origine algérienne.

– Merci. » Mayer tira son téléphone portable de la poche de sa veste et demanda une voiture de service.

Peu après, il quittait le bâtiment. Bien qu'il fût encore tôt, le soleil brillait déjà. La voiture l'attendait. Il surprit son image reflétée dans la vitre de la portière, celle d'un grand homme mince en costume gris, les cheveux grisonnants et un visage viril derrière des lunettes noires – un homme banal en somme, qu'au premier regard on aurait pu prendre pour un homme d'affaires ou un banquier. Mais au deuxième regard, à son allure et à sa façon de se mouvoir on comprenait que l'on n'était pas en présence d'un civil.

Quand il monta dans la voiture, le chauffeur, dont la demi-calvitie luisait, comme polie, à la lumière du soleil, le salua avec respect. « Vous allez à Treptow ? »

– Exact. Comment ça roule ?

– Nous y serons dans une demi-heure », dit le chauffeur qui était un pur Berlinois et pas seulement par son accent.

Mayer se souvint que c'était cet homme trapu qui, à ses débuts dans la capitale, venait le chercher et le ramener à son appartement en lui racontant chaque fois de nouvelles histoires sur la ville et ses habitants. Mais aujourd'hui il n'avait pas envie de parler et le chauffeur n'eut besoin que d'un bref regard dans le rétroviseur pour comprendre l'état d'esprit de son passager. Il se concentra donc en silence sur le trafic pendant que Mayer parcourait encore une fois ses documents.

Il reçut plusieurs mises à jour pendant la demi-heure de trajet, dont une correction sur le nombre de morts et de blessés, diverses suppositions sur l'identité des auteurs de l'attentat suicide, et les premières prises de position de la police. Juste avant d'arriver, son téléphone sonna. « Il semble qu'il y ait une piste vers l'Allemagne », lui apprit le chef de la centrale d'opérations.

Quand il entra dans la salle de réunion, selon une vieille habitude, il scanna le visage des participants pour se faire une rapide idée de l'atmosphère. Son groupe de travail était en grande partie formé d'agents du BfV et de membres du BKA¹. Quelques représentants des *länder*² étaient cependant présents, ainsi qu'un représentant de l'Office de l'immigration et des réfugiés. Tous étaient des spécialistes dans leur partie et tous devaient leur compétence à une expérience de plusieurs années, et pourtant une certaine tension était perceptible dans l'air.

Son regard tomba pour finir sur un homme maigre et grisonnant qui, l'apercevant lui aussi, s'avança aussitôt vers lui. « Eric Mayer, pourquoi je ne suis pas étonné de vous voir ici ? » dit Jochen Schavan en lui tendant la main. Mayer répondit à la ferme poignée de main d'un des chefs du BKA avec lequel il avait souvent travaillé dans le passé.

1. *Bundeskriminalamtes* : Office fédéral de police criminelle.

2. L'Allemagne est une République fédérale composée de *länder*, un *land* correspond à une province.

« Que pensez-vous de la situation actuelle ? » dit ce dernier en entrant aussitôt dans le vif du sujet, selon son habitude.

Mayer se frotta le menton. « À mon avis, la situation en France n'est pas comparable à celle de l'Allemagne. La gravité du danger potentiel chez nos voisins est fondée sur leur histoire.

– Et sur la responsabilité mal assumée de la France comme ancienne puissance coloniale en Afrique de l'Ouest ? »

Mayer acquiesça. « Sans compter les ratés de la politique sociale des Français qui a exclu de la vie sociale toute une partie de ses habitants et les a relégués dans des ghettos où les jeunes n'ont aucune perspective d'avenir. C'est un problème que nous n'avons heureusement pas chez nous.

– C'est certain, approuva Schavan, mais nous avons une foule de politicards et de lobbyistes qui essaient d'exploiter chaque crise pour leurs visées populistes. »

La résignation dans la voix de Schavan n'échappa pas à Mayer. « Il semble que nous en ayons fait la fâcheuse expérience, remarqua-t-il sèchement.

– Ce ne serait pas la première fois qu'en dépit des réalités le gouvernement prend des décisions précipitées qui, pour nous, sont plus dommageables à long terme que profitables. » Mayer savait exactement à quoi l'homme du BKA faisait allusion. Dans sa position actuelle, il rendait des comptes directement aux responsables de la protection du territoire et tout comme ses collègues ici présents il informait et conseillait les commissions de la Défense et du Conseil de sécurité ; mais tous les faits transmis et toutes les évaluations étaient mis en doute dès lors que cela servait la polémique. Pour tous les participants, exercer de trop fortes pressions sur le cabinet présentait le grave danger de décisions hâtives et de décrets qui s'étaient souvent révélés préjudiciables à long terme.

Mais dans la situation actuelle, ce n'était pas le moment de s'encombrer de ce genre de problèmes. Mayer était sur le point de faire une réponse toute prête à Schavan, quand la porte de la salle de réunion s'ouvrit sur un jeune homme dégingandé qui semblait déguisé dans son costume mal coupé. Ça faisait combien de temps qu'ils ne s'étaient pas vus ?

Au moins quatre ans ? Peut-être cinq ?

Florian Wetzels avait vieilli. Il paraissait plus sérieux. Son allure et son air montraient que tout n'avait pas toujours été facile pour lui. Mais son jeune visage s'éclaira d'un grand sourire en reconnaissant Mayer.

Lorsque Djamal apprit par son avocat que Thomas Schlegel travaillait au département de la Sûreté d'État de la police criminelle, il se mit à transpirer. Dans le passé, ce département avait laissé des souvenirs cuisants à ses parents quand ils étaient en Allemagne de l'Est, mais quand ils lui racontaient les situations qu'ils avaient vécues, elles lui paraissaient aussi étrangères et irréelles que les récits que sa grand-mère faisait de sa jeunesse en Irak.

D'Irak, il y avait à peine dix jours qu'il en était revenu. Il avait visité l'endroit d'où ses grands-parents étaient partis pour Berlin-Est, un demi-siècle avant. Il avait visité des grands-tantes et des cousins éloignés dans cette ville du sud de l'Irak de plus d'un million d'habitants et leur ressemblance avec sa *umm* l'avait bouleversé, tout comme l'avait bouleversé leur lutte permanente pour survivre dans ce pays instable, et plus encore le flegme avec lequel ils supportaient leur destin qui, de sa vision du monde forgée à l'Ouest, lui paraissait inconcevable. Cela avait été une visite à sa famille, un voyage dans le passé, au pays de ses racines. Et c'était à cause de ça que la sûreté d'État enquêtait sur lui ?

« Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix tendue à son avocat. Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Dans les périodes où la sécurité est en danger, les autorités réagissent avec une nervosité exagérée, lui dit l'avocat pour essayer de le rassurer. Ne le prenez pas personnellement. » Il était vieux, avait un sacré embonpoint, et cela avait d'abord déstabilisé Djamal et l'avait fait douter du choix de sa mère, mais ensuite il l'avait

vu remettre calmement et sobrement à sa place le commissaire principal Thomas Schlegel et obtenir finalement de rester en tête à tête avec lui.

« Ces derniers temps, la sûreté d'État intervient souvent quand il s'agit de ressortissants d'origine étrangère », expliqua-t-il.

Djamal serra les poings. « Je ne suis pas un étranger, siffla-t-il entre ses dents.

– Non, bien sûr que non. Pas sur le papier. Mais pour beaucoup de gens vous l'êtes. Vous le savez bien. Nous n'allons pas nous mentir. Et en plus, il y a votre voyage en Irak... » Il ne finit pas sa phrase mais fit un geste expressif de la main en haussant les épaules.

Djamal essaya de se calmer. Il ne devait pas laisser la colère obscurcir son cerveau. Il devait garder les idées claires.

« Le plus fâcheux pour l'instant, ce sont les accusations des jeunes contre vous, continua l'avocat. Chacun, séparément, a affirmé que c'est vous qui avez frappé le premier. »

Djamal respira profondément. « Ma mère et ceux qui ont assisté à l'altercation peuvent prouver que ce n'est pas vrai. Je n'ai fait que me défendre.

– Hélas il semblerait qu'il n'y ait pas d'autre témoin à l'exception de quelques enfants dont les témoignages sont complètement contradictoires. »

Djamal eut la gorge sèche. « Qu'est-ce que cela signifie ?

– Cela veut dire que le ministère public a déposé une plainte pour coups et blessures. » L'avocat se gratta la gorge. « Cependant, comme vous n'avez jamais été condamné, le tribunal accepte de vous relâcher contre le versement d'une amende. Dans le pire des cas vous écoperez d'une condamnation avec sursis.

– Est-ce que ça signifie que je vais être fiché ?

– Vous n'avez que vingt et un ans. Je vais faire en sorte que l'affaire passe devant le tribunal pour enfants et votre dossier redeviendra vierge une fois la sanction levée. »

Djamal sortit de ses gonds. « Ces voyous ivres ont presque jeté ma mère par terre ! » Il frappa la table du poing avec hargne. « Ce

n'est pas possible qu'ils restent impunis ! Pourquoi c'est moi qui suis considéré comme un criminel ? »

L'avocat hésita. « Vous avez fait preuve de violence.

– Eh merde ! » explosa Djamal. Frustré, il se renversa sur le dossier de sa chaise et croisa les bras.

L'avocat se leva lourdement. « On va venir vous chercher. Répondez aux questions des policiers comme nous en avons convenu et dans une demi-heure vous pourrez rentrer chez vous. »

Quand Thomas Schlegel arriva dans la salle d'interrogatoire souterraine où ils étaient assis, Djamal se rappela son soulagement à son retour d'Irak quand, après avoir atterri à l'aéroport de Tegel, il avait senti de nouveau sous ses pieds la terre allemande. Il se rappela aussi ses disputes avec son cousin Issam, et son ardeur à défendre l'Allemagne et ses valeurs contre la radicalité d'Issam. Mais quand le commissaire principal le toisa avec arrogance, il se traita de fou et de naïf. Et Schlegel n'était qu'un parmi beaucoup d'autres.

C'est d'abord avec inquiétude puis avec effroi que Djamal avait constaté à quel point les partis d'extrême droite avaient prospéré durant les douze derniers mois et avec quelle virulence la chancelière, que d'habitude il n'aimait pas beaucoup, avait été critiquée, au sein même de son parti, pour sa politique de frontières ouvertes. Il avait accompagné un cousin du côté maternel, qui avait son âge et dont il était proche depuis l'enfance, dans le camp de réfugiés de Moabit et avait parlé avec des Syriens dont la frayeur et la tristesse étaient palpables lorsqu'ils évoquaient la patrie perdue et les membres de leur famille qui avaient été tués. Puis il avait marché dans les rues et avait observé cette prospérité que les Allemands, qui défilaient derrière les drapeaux de l'extrême droite, ne voulaient pas partager. Il avait entendu les politiciens brader des destins d'hommes contre des voix électorales, et pourtant, malgré cela, il résistait depuis plusieurs mois à l'idéologie toujours plus radicalisée d'Issam. Mais pourquoi accordait-il tant de confiance à la société ? En quoi son passeport allemand l'aidait-il dans ce commissariat où un Schlegel pouvait le traiter comme un terroriste

musulman ? Alors qu'il n'avait fait que protéger sa mère bousculée par un jeune voyou ivre.

J'appelle un avocat. Ne dis rien avant qu'il arrive.

Sa *umm* avait depuis longtemps compris où allait ce pays même si elle conseillait la discrétion et le sang-froid. Mais était-ce la bonne solution ? Ne parlait-elle pas ainsi par crainte de le perdre, car elle connaissait la perte de repères, et les doutes qui l'habitaient ? Combien de fois ils avaient discuté de ses origines irakiennes ou allemandes et combien de fois il avait lu la peur dans ses yeux ! Il sentit une boule de colère se durcir en lui quand Thomas Schlegel s'assit et posa le dictaphone sur le bureau.

« Nous pouvons commencer. »

Djamal laissa parler son avocat.

Quand, trois quarts d'heure plus tard, il se retrouva, comme prévu, dans la rue et qu'il sentit sur sa peau les bienfaisants rayons du soleil printanier, il n'avait toujours pas retrouvé son calme. Il fallait qu'il parle à quelqu'un. À quelqu'un qui n'essayerait pas de le calmer comme sa mère ou ce juriste obèse qui le suivait en courant, hors d'haleine, tout en lui assurant : « Ne vous inquiétez pas. Vous vous tirerez de cette histoire avec seulement un œil au beurre noir et vous oublierez bientôt cet incident.

– Ça, je n'en suis pas aussi certain », répliqua Djamal.

L'avocat l'observa d'un air sérieux. « Gardez-vous de faire des bêtises à présent. La police va surveiller vos prochains faits et gestes, vous pouvez y compter. »

Ils peuvent y compter aussi, pensa Djamal avec colère.

Dans la poche de son pantalon son téléphone se mit à vibrer. Il le sortit. C'était un message d'Issam. Il tendit un doigt sur l'écran, mais il ne répondit pas. Le moment était mal choisi pour supporter les tirades haineuses d'Issam. C'était au-dessus de ses forces. Il éteignit donc son téléphone. Il n'y avait qu'une seule personne qu'il désirait voir. Presque fébrilement il lui écrivit.

Tu es chez toi ? Tu as le temps ?

La réponse arriva aussitôt.

Oui.

Alors je serai là dans vingt minutes.

OK. Super.

Il prit congé de son avocat et se mit en route vers la station du S-Bahn la plus proche quand lui revint à l'esprit qu'il ne lui avait même pas demandé ce qui allait se passer ensuite. Il ne savait même pas le nom des jeunes types. Mais ce n'était pas important. Pas maintenant.

« BfV. » Mayer regarda Florian Wetzel en secouant la tête. « Depuis quand ? »

Ils se tenaient dans le long couloir de la salle de congrès du GTAZ¹. Mayer buvait son café, Wetzel, qui tenait une canette de Coca-Cola à la main, eut un sourire embarrassé. « Ils m'ont débauché après votre départ, chef.

– Et ? Ça vous convient, Cologne ? »

Wetzel fit la moue. « Ce n'est pas le BND mais c'est OK. Je m'en suis sorti.

– D'après ce que j'ai cru comprendre, vous dirigez déjà une équipe.

– Une très petite équipe facile à gérer.

– Ne vous diminuez pas, Florian. Vous êtes de taille à le faire.

– Peut-être. Je crois que je sais motiver les jeunes. Mais dans le service c'est parfois un peu morne. L'extrême droite. L'extrême gauche. La surveillance du Parlement... » Il jeta un regard éloquent à Mayer. « Vous savez ce que je veux dire.

– Chez nous aussi, autrefois, c'était assez monotone.

– Ça dépend avec qui on travaillait.

– Ah oui ? » dit Mayer sèchement.

Il remuait pensivement son café tout en observant Wetzel qui faisait tourner sa canette dans sa main droite. Quand il était perdu

1. *Gemeinsame Terrorismusabwehrzentrum* : Centre de lutte contre le terrorisme.

dans ses pensées, la pétulance juvénile de ses traits s'estompait et la gravité resurgissait, ce qui prouvait que tout n'avait pas été aussi facile ces dernières années qu'il le prétendait à présent.

« Pourquoi avez-vous quitté le BND ? » insista Mayer. Ce n'était pas la question qu'il voulait poser. Et il avait encore moins envie d'entendre la réponse car, s'il était honnête avec lui-même, il la connaissait depuis longtemps. Mais il devait bien cela à Wetzel.

Un instant, le jeune homme évita le regard de Mayer et avala une gorgée de Coca. Puis il regarda son ancien supérieur dans les yeux. « Je n'avais plus aucune chance au BND après notre dernière chevauchée solitaire dans l'affaire Rittmer. J'ai tenté de m'adapter au poste qui m'était proposé mais c'était sans espoir. »

Mayer hocha la tête. C'était exactement ce qu'il avait craint.

« Vous étiez parti, chef. Et j'aurais dû suivre votre exemple.

– J'aurais dû vous amener avec moi au Proche-Orient. »

Wetzel secoua la tête : « À ce moment-là, je n'étais pas encore prêt. » Il se mit à rire en prenant conscience de ce qu'il venait de dire.

« Je parle comme un vétéran. Il n'y a pourtant que cinq ans.

– Ça peut être long. Un an et demi dans la capitale me paraît une éternité. »

Le sourire de Wetzel s'élargit. « Le travail de bureau n'a jamais été votre tasse de thé.

– Effectivement », reconnut Mayer.

La franchise de Wetzel était rafraîchissante et elle lui tira un sourire même si cela montrait cruellement combien il se sclérosait dans une vie qui n'était pas faite pour lui. « Que représente le GTAZ pour vous en ce moment ? » demanda-t-il pour ne pas s'appesantir sur lui-même.

Wetzel haussa les épaules : « Peut-être me faire changer d'air, me faire sortir de Cologne. »

Mayer fronça les sourcils avec irritation. « Vous faire sortir de Cologne ? »

Wetzel chercha un faux-fuyant.

« J'ai posé ma candidature pour cela, finit-il par dire.

– Comment ça ! »

Il eut à nouveau son sourire juvénile, tempéré par une touche d'embarras, qui allait bien à son visage. « Je vais remplacer un collègue qui quitte le BfV. »

Mayer hocha brièvement la tête. « J'ai été informé de cet échange mais je n'ai pas lu votre nom dans le rapport et, autant que je sache, ledit échange n'aura lieu que dans quatre semaines.

– Je suis ici pour me former et remplacer parallèlement un de nos collaborateurs qui a été envoyé à Cologne à la dernière minute. »

Il se racla la gorge. « Je n'avais pas été pressenti pour ce poste initialement mais j'ai pensé que ce serait un peu plus distrayant ici et que ça ne me ferait pas de mal.

– Distrayant n'est pas vraiment le mot.

– Mon Dieu, chef, dit Wetzel soudain plus lucide. Cette ville ne vous revient vraiment pas. »

À cet instant, Jochen Schavan apparut à la porte de la salle de réunion. « Malheureusement, je dois interrompre votre bavardage sur le bon vieux temps.

– C'était une préparation à une future collaboration », le corrigea Wetzel.

Schavan sourit : « L'un n'empêche pas l'autre, non ? » Mais il retrouva vite son sérieux : « Les nouvelles ne sont pas bonnes. »

Mayer soupçonna ce que Schavan voulait dire : « Est-ce qu'il est confirmé qu'un des auteurs de l'attentat présumé s'est réfugié en Allemagne ?

– Exactement. »

Schavan, comme Mayer l'avait appris depuis, appartenait au BKA de Berlin et avait son bureau dans la vieille caserne de Trep-tower Park où était aussi installé le GTAZ. Aussi n'avait-il pas beaucoup de chemin à faire.

« S'agit-il d'un récidiviste ? » demanda Wetzel en jetant un coup d'œil sur le grand monitor où apparaissaient toutes les informations importantes.

Schavan leur révéla l'état actuel de la situation. « D'après les Français, l'homme a vécu pendant plus d'un an au Moyen-Orient et a participé à la prise de Mossoul par l'État islamique en Irak. »

Autour d'eux la pièce bourdonnait d'une activité de ruche. À travers un réseau sécurisé, les informations étaient envoyées par téléphone ou par e-mail, et transmises au siège du gouvernement. Là-bas, les agents étaient déployés pour la filature et en partie aussi pour l'interrogatoire des groupes islamistes et des particuliers que la police avait à l'œil. Puis les résultats de toute cette activité étaient de nouveau rassemblés à Berlin et épiluchés. Même Florian Wetzel, après un bref échange avec un collègue, avait déjà son téléphone à la main pour, comme le supposait Mayer, informer les éventuels indicateurs que le BfV avait infiltrés dans les milieux islamistes afin de mieux les surveiller.

Mayer quant à lui s'assit devant un ordinateur. Il voulait prendre contact avec un certain agent de liaison des services secrets français pour obtenir une évaluation de première main. Quand il lut le nom, il coupa la connexion à sa boîte mail. Puis il composa le numéro sur son propre téléphone mobile.

« Je croyais que tu étais à la retraite mais je vois que tu es toujours aux fourneaux », dit-il en guise de salut après s'être nommé.

L'homme rit à l'autre bout du fil mais Mayer y perçut une certaine amertume. « En temps de crise notre gouvernement n'en tient pas compte.

- Quand t'a-t-on réintégré ?
- Après les attentats de Paris.
- Et qu'en dit ta femme ? Vous vous êtes bien mariés, non ?
- Oui, l'année dernière. Elle est toujours en Jordanie.
- Ce n'est pas particulièrement rassurant.
- Non, et ça ne me plaît pas. »

Que Claude Baptiste soit si peu prolix montrait à quel point il était tendu. Mayer connaissait l'agent des Renseignements généraux depuis de nombreuses années. Ils s'étaient souvent rencontrés en tant qu'experts du Moyen-Orient dans leurs départements respectifs, surtout à l'époque où ils étaient tous les deux à Damas. Quelques années avant, un incident grave pour les Français s'était produit en Syrie. Naturellement les services français n'avaient laissé filtrer aucun détail mais Mayer savait que Baptiste avait été victime d'un enlèvement et avait été retenu comme otage. Après

sa libération, les Français l'avaient retiré des affaires bien qu'il n'ait pas atteint l'âge de la retraite. Que le gouvernement l'ait réintégré témoignait de la tension qui régnait chez eux.

« Peux-tu me faire une estimation objective de la situation ? demanda Mayer.

– En dehors de toute polémique et des tonitruantes déclarations politiques ?

– Exactement.

– Nous ne sommes pas très avancés, dit Baptiste. Le choc est sévère, car l'attentat nous montre que toutes les mesures qui ont été prises après les attentats à Paris n'ont servi à rien. » Mayer ne commenta pas l'exagération méridionale des paroles de Baptiste, il se contenta de demander : « C'est vrai que seulement un des kamikazes a pu s'enfuir ?

– Oui. Les deux autres ont été tués. Et nous n'avons pas le moindre indice ni sur leurs complices ni sur les commanditaires.

– Et vous supposez que l'homme a pris le chemin de l'Allemagne ou même qu'il est déjà arrivé ? »

Baptiste hésita à répondre. « Un homme, dont la description concorde, a été filmé par une caméra de surveillance au poste frontière de Bâle », finit-il par dire.

Mayer poussa un soupir. « C'est tout ?

– Oui, je regrette.

– Je t'épargne les détails sur la manière dont la nouvelle a été prise ici.

– Je peux l'imaginer, c'est pour ça que nous en parlons, non ?

– Tu as autre chose pour moi ?

– Nous avons un dossier sur le fugitif. Il a été fiché par hasard ces dernières années pour de petits délits, du genre cambriolages ou coups et blessures. Je peux t'en envoyer une copie.

– Nous avons reçu l'information qu'il a été en Irak et qu'il a combattu pour l'État islamiste. »

Baptiste prit son temps à nouveau pour répondre. « Nous ne pouvons pas l'affirmer avec certitude. Nous avons épluché des photos de camps français sur lesquelles on le reconnaît, mais nous n'avons pas de preuves formelles. »

Mayer ferma un instant les yeux. C'était partout la même chose. Il y avait des suppositions, parfois même des indices qui évoquaient des faits et menaient à des conclusions, mais des preuves décisives et indubitables en règle générale il n'y en avait pas. C'est pourquoi tout ce qu'ils entreprenaient dans le brouillard se fondait plus sur des hypothèses que sur une certitude et s'effondrait quand on y regardait de plus près.

Pendant qu'il parlait avec Baptiste, Mayer avait croisé le regard de Florian Wetzel, ce qui le fit se lever et aller vers lui une fois sa conversation téléphonique terminée.

Il la lui résuma brièvement.

Wetzel regarda autour de lui. « Qu'est-ce que nous en faisons ?

– Nous devons élargir l'investigation en conséquence et mettre Schavan au courant.

– La vieille diplomatie ne va pas changer de cap pour autant, dit Wetzel pensif. Nous en avons plusieurs fois fait l'expérience dans le passé. »

Comme Wetzel l'avait prédit, Jochen Schavan accueillit les informations fournies par Baptiste avec scepticisme.

« Non qu'elles ne puissent pas s'avérer exactes, expliqua-t-il, mais, si nous devons les suivre, ça va nous faire dévier de la ligne toute tracée. Mettre en question ce que les Français nous ont officiellement communiqué peut conduire à des complications désagréables dont nous n'avons pas besoin à présent.

– Donc nous enquêtons sur ce que nous avons appris jusqu'à présent », constata Wetzel.

Schavan acquiesça. « C'est ce que je propose. » Il regarda Mayer d'un air interrogateur. « Ça incombe à votre service ?

– Bien sûr », répondit Wetzel à la place de Mayer.

Celui-ci lui jeta un regard sévère.

« Je vais m'en occuper, dit-il en se tournant vers Schavan. Notre service a été créé pour ce genre de tâche.

– Si vous avez besoin du soutien du BKA, adressez-vous directement à moi, dit Schavan.

– C'est ce que je ferai. » Mayer consulta sa montre. « Maintenant, vous devez m'excuser. Dans une demi-heure, commence

le briefing par vidéoconférence de notre groupe de travail avec le ministère de l'Intérieur et ses plus proches collaborateurs. »

Schavan acquiesça. « Est-ce qu'une conférence de presse est prévue au ministère ?

– À midi. »

Leonie Weymann ouvrit la porte du grand appartement ancien qu'elle occupait avec sa mère et sa sœur dans la Lettestrasse à Prenzlauer Berg.

« Mon Dieu, Djamal, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as l'air furieux ! » s'exclama-t-elle à la vue de son ami.

Sous le bronzage qu'il avait rapporté d'Irak, il était blême, et son visage étroit était si contracté qu'elle craignit le pire. « Il est arrivé quelque chose à ta famille ? À ta sœur Ayasha ? » Elle savait qu'ils étaient très proches.

Djamal secoua la tête et Leonie recula pour le laisser entrer. Presque aussi grande que lui avec son mètre quatre-vingt, c'était une mince jeune fille sportive aux longs cheveux bruns qu'elle nouait la plupart du temps en queue-de-cheval. Elle lui prit la main, la sentit transpirante et tremblante de nervosité. Sans plus de paroles inutiles, elle le conduisit jusqu'à sa chambre.

« Tu as l'air hors de toi, dit-elle. Qu'est-ce qui s'est passé ? » Elle vit qu'il avalait sa salive pour reprendre contenance.

« J'ai été arrêté, finit-il par dire.

– Merde, Djamal, ce n'est pas pour une histoire de drogue au moins ? » Elle lâcha sa main, effrayée.

Il sourit à contrecœur. « Je crois qu'avec ça je m'en serais mieux tiré. » Il lui expliqua en quelques mots qu'il était allé chercher sa mère à la Charité, puis lui raconta son altercation avec les deux jeunes qui lui avait valu d'être conduit au commissariat.

Leonie écoutait en silence. Elle connaissait Djamal depuis assez longtemps pour savoir que son détachement n'était qu'une façade, qu'il en frémissait encore à l'intérieur de lui et qu'il en était, avant tout, blessé. Machinalement elle lui caressa la joue. Il écarta son visage d'un geste inconscient et fit un pas en arrière. Il n'aimait pas être plaint ni materné. Il était très susceptible à cet égard.

Elle soupira.

« Excuse-moi, murmura-t-il en voyant sa réaction.

– Ça va, dit-elle d'une voix apaisante, je me demandais seulement comment je pourrais t'aider.

– Là n'est pas la question. » Il se planta devant la fenêtre ouverte et regarda la place devant la maison et les arbres aux épais feuillages qui l'ombrageaient. « Ce n'est pas la dernière fois que ce genre de chose arrive.

– Apparemment, pas avec l'atmosphère qui règne dehors, reconnut Leonie. Mais tu ne dois pas l'accepter.

– Et qu'est-ce que je dois faire ? dit-il avec rage. Qu'est-ce que je *peux* faire ?

– Te défendre ! »

Il fronça les sourcils. « Tu parles comme Issam à présent. »

Leonie serra les dents. « Ce n'est pas ce que je veux dire, et tu le sais. » Elle ne put s'empêcher de prononcer ces mots avec une certaine âpreté.

Leurs regards se croisèrent.

« Ne nous disputons pas, pas à cause de ça », supplia-t-il et il tendit la main pour l'attirer à lui. « Excuse-moi, je n'aurais pas dû dire ça. Tu sais pourquoi je suis venu te voir, toi et pas Issam, non ? » Elle acquiesça en silence et, après une hésitation, passa les doigts dans ses épais cheveux noirs. Il laissa alors tomber la tête sur sa poitrine et chercha à lui enlacer les hanches. Elle se demanda, et ce n'était pas la première fois, pourquoi il avait tant de mal à avouer sa détresse.

Tout en le serrant dans ses bras, elle percevait des voix enfantines qui montaient de l'aire de jeux dans le square, elle entendit un chien aboyer. Du café leur parvenaient des bribes de conversations